

Le Landau vide

Yaëlle Aubry – L2 Lettres Modernes

I

« Kriiii... Kriiii ... »

Ce bruit strident était bien familier aux habitants du petit village de Saint-Armand. C'était le bruit du landau d'Anne Sorel. Un vieux modèle, qui devait avoir au moins une cinquantaine d'années. Les roues étaient certainement rouillées, à en juger par le bruit qu'elles laissaient échapper, et par sa couleur bleue délavée. Sans doute avait-il pu servir lorsque Anne elle-même était encore un nourrisson. Mais avait-il déjà servi à promener un enfant un jour ? En effet, jamais les habitants du village n'ont vu d'enfant à l'intérieur. Le landau était toujours vide. Et Anne ne sortait jamais sans.

La jeune femme était arrivée dans la région cinq ans avant le début de l'histoire que je m'appête à vous raconter. Elle louait une maison mitoyenne à celles voisines dans le bourg de Saint-Armand. Dans ce village où tout le monde semblait connaître tout le monde, personne ne connaissait Anne. On savait seulement qu'elle s'appelait ainsi et qu'elle ne sortait jamais sans son vieux landau. Elle n'était pas méchante, elle répondait poliment lorsque quelqu'un s'adressait à elle, simplement elle ne se mêlait pas à ce semblant de solidarité et de vie collective qu'il existe parfois dans les petits villages comme Saint-Armand. Elle n'était pas grande sans être particulièrement petite non plus, sa taille devait tourner autour d'un mètre soixante. Ses cheveux châtain et lisses descendaient jusqu'à ses épaules. Comme personne ne la connaissait, on ne savait pas précisément quel était son âge, mais il y avait fort à parier qu'elle avait entre trente-cinq et quarante ans.

Lorsqu'elle se promenait avec son landau, elle faisait toujours le même tour. D'abord, elle descendait le village et passait devant l'église. Puis, elle empruntait un petit chemin qui la menait devant l'école. Il se disait que, lorsqu'elle passait à l'heure de la récréation et que les enfants jouaient dans la cour, elle ralentissait considérablement sa cadence pour les observer. Personne ne pouvait affirmer ni contredire ces propos puisque ses lunettes de soleil masquaient toujours la direction de son regard. Lorsqu'elle avait dépassé l'école, elle se dirigeait vers le parc, où, de temps à autre, elle s'accordait une petite pause sur les bancs mis à disposition pour les parents qui venaient surveiller leurs enfants. Là encore, beaucoup de choses étaient dites. Certains parents préféraient partir lorsqu'ils l'entendaient arriver, tandis que d'autres essayaient de discuter avec elle. Mais peu importe ce qu'ils pouvaient lui dire, même si elle répondait toujours, aucun d'entre eux n'avait jamais réussi à en apprendre plus sur elle que ce qu'on ne savait déjà. Après le parc, certains racontent qu'elle continuait sa balade jusqu'au cimetière, tandis que d'autres disent qu'elle traverse une petite forêt avant de regagner le bourg et de rentrer chez elle. Mais encore une fois, personne ne peut affirmer ces dires avec certitude.

Ainsi, comme chaque petit village a ses histoires passées, ses croyances et ses rumeurs, Saint-Armand avait Anne Sorel.

II

Je me souviendrai toute ma vie de ce jour où j'ai rencontré Anne. Cela faisait huit ans que j'étais agent immobilier et que je travaillais pour l'agence de ma tante. C'était un soir d'octobre, et la chaleur de l'été commençait à laisser sa place à la fraîcheur de l'automne. Ce jour-là, un propriétaire nous avait harcelé au téléphone toute la journée afin que l'on vérifie le chauffage chez ses locataires. Après lui avoir assuré trois fois que cela ne faisait pas parti de nos tâches, lui avoir proposé cinq fois de passer un simple coup de téléphone auprès de ses locataires, et s'être fait menacé une dizaine de fois de résigner le contrat, ma tante a fini par céder au chantage de ce propriétaire insistant et malpoli. Comme ma tante avait déjà un emploi du temps chargé bien au-delà de ses heures de travail, c'est moi qui m'en suis chargée. Il était 18h30 passé, et j'avais deux maisons à vérifier sur Saint-Armand. En entrant dans le village, alors que je me demandais encore pourquoi ma tante n'avait pas envoyé paître cet homme d'une ingratitude inédite, je remarquai cinq jolies statuettes en bois, représentant des enfants, deux garçons et trois filles, en train de jouer.

Je me suis garée au centre du village. Les premiers locataires n'étaient pas chez eux. Tant pis pour eux, tant mieux pour moi. Je me suis donc dirigée vers la maison d'Anne. J'ai toqué une première fois. Rien. Puis une deuxième. Toujours personne. J'ai donc tenté une dernière fois, en ajoutant « il y a quelqu'un ? ». Aucune réponse. Alors que je m'apprêtais à rebrousser chemin, j'entendis « Krii... kriii ». Elle rentrait chez elle, avec son landau.

« Vous avez besoin de quelque chose ?, demanda-t-elle.

- Bonjour Madame Sorel, je suis Sophie Rimbaud, agent immobilier chez Christine Lemaire Immobilier. Je suis ici pour vérifier que votre chauffage fonctionne bien à la demande de votre propriétaire.

- Personne ne m'a prévenu de votre visite. »

Ma rencontre avec Anne Sorel fut donc plutôt froide. Cependant elle me laissa entrer et faire mon travail. Au rez-de-chaussée se retrouvait le salon. La pièce était très sombre, la lumière de l'extérieur n'entraînait que très peu dans la pièce, entravée par de longs rideaux opaques bleus roi. Le mobilier était tout ce qu'il y a de plus basique. Un canapé, une table basse, une bibliothèque, des tableaux, un grand miroir, et un immense tapis. Le tout était tout de même ancien, à l'image de son landau. Pour être tout à fait honnête, je me suis demandée si elle n'avait pas récupéré tous ses meubles d'un aïeul décédé, et que, comme elle n'avait pas l'air matérialiste et peu victime de la société de consommation, elle n'avait peut-être jamais jugé utile d'adapter son mobilier à ses goûts. Ou alors, peut-être qu'il lui plaisait ainsi.

« Alors, le chauffage fonctionne au fioul, c'est ça ?

- Non, à l'électricité. Tout a été changé l'année dernière.

- Très bien, merci. »

Après avoir vérifié le radiateur du salon, nous passons à la salle à manger. Une grande table en bois, peut-être même trop grande pour une seule personne, dominait la pièce. Dessus, un vase avec des fleurs séchées, et six sets de table, derrière lesquels se trouvaient de grande chaise en bois. Sur les murs, cinq tableaux, des portraits, faisaient office de décoration. Au bout de la pièce se tenait un vieux buffet avec de petits rideaux blancs en dentelles. La cuisine, quant à elle, était très impersonnelle. Tout était blanc, en total contraste avec le reste de la maison. Au sol, des carreaux noirs et blancs formaient une sorte de damier. Mes yeux, qui s'étaient adaptés à la faible luminosité des autres pièces, étaient presque aveuglés en entrant. La pièce était particulièrement froide. Rien ne laissait présager qu'il faisait encore un peu jour dehors : rien ne laissait place à la lumière extérieure dans ce décor pourtant minimaliste.

« Je n'utilise jamais le chauffage de cette pièce, ce n'est pas la peine de le vérifier. Lorsque je cuisine, la pièce se chauffe déjà bien assez.

- Très bien. »

Nous sommes ensuite montés à l'étage. L'escalier en colimaçon était de retour très sombre. Sur les murs, on retrouvait les mêmes tableaux que dans la cuisine. Au premier étage se trouvait trois portes. Derrière la première, la chambre à coucher. Un lit, une table de chevet, un tapis, sur le même ton que le reste de la maison. Au mur, un vieux tableau, représentant une femme dans une époque lointaine, sans doute au

XVIII^e siècle, entourée des cinq personnes représentées sur les tableaux de la cuisine et des escaliers. À côté se trouvait la salle de bain, semblable à la cuisine, trop blanche et lumineuse pour me yeux habitués à la faible luminosité du reste de l'habitation. Alors que je me dirigeais vers la troisième porte, Anne me retint brusquement :

« C'est un placard ici, il n'y a aucun chauffage, ce n'est pas la peine de regarder, il n'y a que des vieilles couvertures.

- Vous êtes sûre ? Pourtant il est indiqué qu'il y a un grenier pouvant faire office de chambre...

- Oui, la porte est dans ma chambre, mais je m'en sers de grenier, je ne me sers pas du chauffage, ce n'est pas nécessaire de vérifier.

- Très bien, alors j'ai terminé. Avez-vous des questions particulières ?

- Non aucune. Je vous raccompagne. »

Je crois que Anne et moi étions toutes les deux soulagées d'en avoir fini avec cette histoire de chauffage, chacune étant pressée de retrouver sa tranquillité. Lorsque je suis sortie de la maison, la nuit commençait à tomber. Je me hâtai de regagner ma voiture. Au moment d'allumer le moteur, un bruit suspect se fit entendre, et la voiture ne démarra pas. Après plusieurs essais peu concluants, il fallait bien que je me résigne : ma voiture était en panne. J'ai alors dégainé mon téléphone à la recherche d'un garage qui pourrait me dépanner. Mais décidément, ça n'était pas mon jour : le seul qui m'a répondu n'aurait aucune dépanneuse de disponible avant la fermeture, cela devrait donc attendre le lendemain, onze heures. Tant pis. Alors que j'allais appeler ma tante, mon téléphone à son tour cessa de fonctionner. Plus de batterie. Et bien évidemment, pas de chargeur non plus. Le contexte n'étant pas assez glauque selon le destin, une légère pluie commença à tomber, fortement encouragée par quelques éclairs et coups de tonnerre.

III

Au bout de la troisième tentative, la porte de la maison d'Anne Sorel finit par s'ouvrir.

« Ah, c'est vous. Il vous manque quelque chose ?

- Ma voiture est tombée en panne, et personne ne peut me dépanner avant demain matin. Puis-je emprunter votre téléphone ?

-Je n'en ai pas.

-Ah... savez-vous où je pourrais trouver un endroit où dormir ?

-Il n'y a aucun hôtel ici. Mais si vous ne trouvez pas de solution, vous pouvez dormir dans mon salon.

- Merci beaucoup. »

Une heure plus tard, personne ne m'avait ouvert, je m'étais résignée à passer la nuit dans ma voiture. Il était aux alentours de 21 heures 30 lorsque, morte de froid, j'ai tout de même décidé de rejoindre la maison de Anne Sorel, même si cela ne m'enchantait guère.

« Vous n'avez rien trouvé ?, demanda la jeune femme, sur un ton qui laissait deviner un certain agacement.

- Non, et il commence à faire froid dans ma voiture.

- Vous pouvez dormir sur le canapé. »

Après avoir mis plusieurs heures à m'endormir, je n'avais pas encore réussi à entrer dans un sommeil vraiment profond et reposant. Vers deux heures du matin, le froid me tira définitivement des bras de Morphée. J'étais glacée jusqu'aux os, je pouvais deviner la couleur bleue sur mes lèvres, et bien que je ne fus pas chez moi et que cette maison n'était pas des plus rassurante à visiter la nuit, je pris la décision de partir à la recherche d'une couverture plus chaude.

Je me souvins du placard à couverture à l'étage. Tout en veillant à ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller mon hôte, car je n'avais pas la moindre envie de me retrouver nez à nez avec elle, je montai les escaliers lentement. Arrivée en haut, je priai pour que le parquet ne craque pas sous mes pas. J'ouvris la porte de ce que je pensais être un placard, pour découvrir avec étonnement un escalier. Poussée par une montée d'adrénaline, et sans trop réfléchir, j'ai commencé à monter.

Arrivée en haut, un sentiment d'horreur et d'incompréhension me gagna. Face à moi, une immense chambre d'enfant. Contrairement au reste de la maison, la pièce était colorée, même si tout semblait ancien, aux couleurs dévalées, à l'image du landau d'Anne. Les murs étaient recouverts d'un papier peint à motifs fleuris. Une grande armoire était face à moi, un immense tapis rouge, jaune et bleu recouvrait le sol. Des jouets, anciens mais très beaux, étaient dispersés dans la pièce. Un tricycle, un cheval à bascule, des poupées, des poussettes, un service de dînette, une multitude de peluches. Contre le mur, on pouvait compter cinq lits, trois à gauche et deux à droite. Ceux de gauche étaient ornés d'un linge de lit rose pâle, tandis que ceux de droite étaient jaune moutarde. En m'avançant un peu plus dans la pièce, Je me rendis compte que dans chacun des lits se dessinait une silhouette. Des cheveux semblaient dépasser sur les oreillers. Alors que j'arrivais au bord d'un lit, je pouvais clairement distinguer le visage d'un enfant endormi. Soudain, sans bouger, ses yeux s'ouvrirent d'un coup, laissant apparaître leur étrange couleur jaune.

« Sortez d'ici sur le champ ! »

Tremblante, je reconnus la voix d'Anne. Je me suis retournée, en priant de me réveiller de ce cauchemar. En face de moi, Anne, les yeux jaunes comme ceux de l'enfant, le visage déformé par la colère de me trouver dans cette pièce qui véritablement aurait dû rester secrète. Face à un tel spectacle, mon corps se laissa partir, et j'eus l'impression de tomber dans le néant.

IV

Il me sembla entendre des bruits sourds, comme lors d'un profond sommeil. Des meubles qui grincent, des enfants qui hurlent. Le bruit bientôt insupportable du landau d'Anne Sorel. Une odeur de brûlé planait autour de moi. Malgré ma perte de connaissance, une très forte sensation de vertige s'empara de mon corps, ainsi qu'une impression de grande chaleur, puis dans la seconde suivante, lorsque j'ouvris les yeux, j'étais par terre, le corps complètement congelé. On aurait pu me croire morte. Je sentais une barre au milieu de mon front, et je n'avais aucune force. Autour de moi, il n'y avait rien. La pièce était entièrement vide. Même le papier peint avait laissé place à des murs blancs. Lorsque je suis descendue, je découvris avec stupeur que toute la maison avait été vidée. Il n'y avait plus rien. Aucune trace de Anne Sorel. Combien de jours, voire de semaines, avais-je dormi ? Au salon, à l'emplacement où se trouvait le canapé sur lequel j'avais commencé ma nuit, j'ai trouvé mon sac, mes dossiers et mon manteau, à l'endroit où je les avais laissés la veille. Je me suis hâtée de les récupérer et de quitter cet endroit lugubre au plus vite. Dans la rue, je vis les dépanneurs. Nous étions donc bien le lendemain.

« Bonjour ! Je suis Sophie Rimbaud, c'est moi qui vous ai appelé hier.

- Ah, très bien. Pouvez-vous me procurer les clefs de votre véhicule, s'il vous plaît. »

Une fois rentrée chez moi, j'ai pris une douche, j'ai rechargé mon téléphone, et j'ai tenté de reprendre mes esprits. Qu'est-ce qui s'était passé ? Qu'est-ce qui ne s'était pas passé ? Avais-je vraiment vu Anne Sorel ? Et si cela n'était pas le cas, comment m'étais-je retrouvée par terre dans cette pièce ? J'ai regardé mes dossiers. J'avais bien la signature de Madame Sorel en bas de chaque page, à la date de la veille.

Après avoir averti ma tante de la disparition de cette mystérieuse locataire, nous avons conclu qu'elle avait pris la fuite. Aucune lettre de préavis n'avait été reçue, ni à l'agence, ni chez son propriétaire. Aucun voisin n'avait entendu le moindre bruit pendant la nuit, ni vu le moindre camion de déménagement. Néanmoins, tous avaient constaté la disparition de Anne Sorel. Mais comment avait-elle pu déménager en une nuit, en emportant même le papier peint ? Et puis ces enfants, les avais-je vraiment vu ou était-ce le fruit de mon imagination. Après quelques semaines d'investigations, la police a décidé de clore le dossier. Il n'y avait aucune trace d'elle nulle part, ni dans les hôpitaux du pays, ni dans aucune banque, ni dans l'administration. Son identité n'était même pas recensée, et aucune famille ne s'est présentée pour signaler sa disparition, seul un propriétaire en colère qui en voulait après ses trois mois de préavis. Anne Sorel semblait s'être volatilisée.

Je n'ai jamais osé parler à qui que ce soit de ce que j'avais vu dans le grenier d'Anne. Lorsque j'ai été interrogée par la police, j'ai simplement dit que je m'étais réveillée dans une maison vide, à l'endroit où je m'étais endormie la veille. Pourtant, cette histoire de chambre d'enfant, de landau vide, et les portraits sur les murs m'obsédait. J'étais incapable de savoir s'il s'agissait d'un simple rêve ou de la réalité. Et puis, un matin, j'ai repensé aux cinq statuettes en bois à l'entrée de Saint-Armand. Deux petits garçons et trois petites filles. Comme dans le grenier d'Anne. Alors j'ai entamé des recherches. « *Les enfants de Saint-Armand* »... devant mes yeux, plusieurs articles, datant pour les plus vieux de cinq ans auparavant, défilèrent devant mes yeux.

« 2 octobre 2015. Disparition de Charline Saurin, six ans, alors qu'elle se promenait dans la forêt du village avec sa grand-mère ».

« 4 novembre 2016. Alexis Pradel se volatilise alors qu'il rentrait de l'école avec son grand frère ».

« 6 décembre 2017. Les parents de Laurie Lepin morts d'inquiétudes : ils ne retrouvent plus leur fille de cinq ans alors qu'elle jouait dans le salon. »

En regardant la photo de l'article suivant, je sentis mon sang se glacer. J'en étais certaine, l'enfant sur la photo était le petit garçon aux yeux jaunes du grenier d'Anne.

« 8 janvier 2018. Un mois après la disparition de sa camarade de classe, Yliès Gassib est introuvable. La police penche pour un enlèvement au parc de jeu de Saint-Armand. »

« 10 février 2019. Avis de recherche : Octavia Martino, huit ans, est introuvable. »

« 18 juin 2019. Cinq cadavres d'enfants retrouvés à cinq kilomètres de Saint Armand : impossible de savoir s'il s'agit des enfants disparus du village. »

En dessous du dernier article, des portraits des cinq enfants. Mon cœur cessa de battre durant quelques secondes. J'en étais certaine, j'avais déjà vu les enfants disparus de Saint-Armand. Ils étaient sur les portraits de la cuisine et des escaliers de la maison de Anne Sorel. Ils étaient également sur le tableau de la chambre à coucher. Et je suis presque sûre de les avoir vu dormir dans le grenier., avant de perdre connaissance. Leurs regards jaunes, comme hypnotisés, ne quittera jamais ma mémoire. Je n'ai jamais osé parler de cette histoire, par peur de passer pour une folle. Mais chaque fois que je croise sur ma route le panneau indiquant la direction de Saint-Armand, je ressens comme une petite boule se loger entre mes côtes, en me demandant où peut bien se trouver Anne Sorel, et ce qu'il a pu advenir des enfants disparus de Saint Armand.